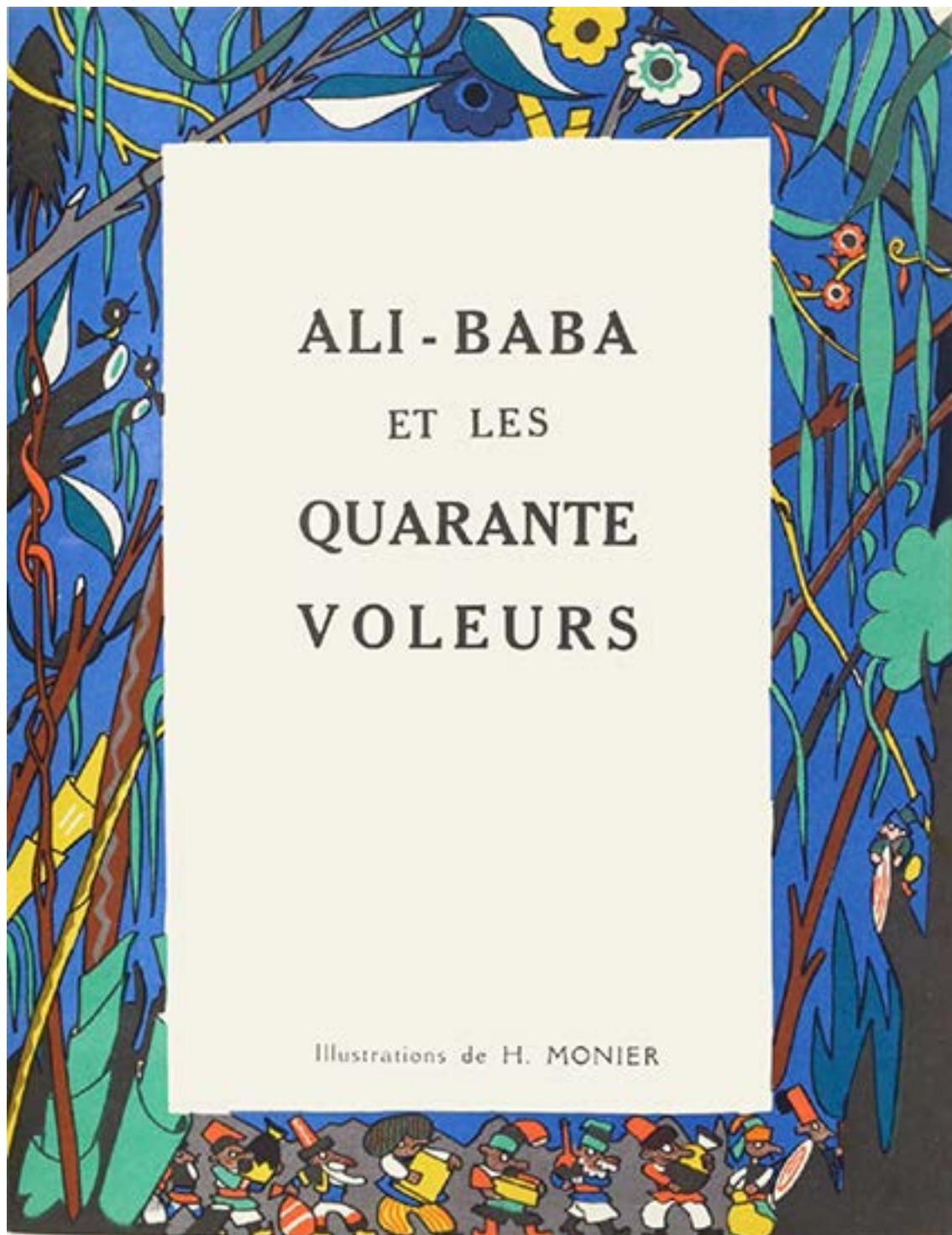


ALI-BABA & LES QUARANTE VOLEURS.



Kz

61



Ali-Baba et les quarante voleurs

Illustrations : H. Monier

Adaptation réalisée par Marie-Laure Besson



Il y a bien longtemps, vivait à Bagdad un
pauvre bûcheron du nom d'Ali-Baba.

C'était un brave garçon tout simple qui, pour
faire subsister sa femme, la douce Ada, et son
fils, le jeune Salim, ne ménageait pas sa peine.

Dès l'aube, il quittait la ville pour aller, dans
la forêt prochaine, ramasser du bois dont il
chargeait son bourricot et le soir venu il le
ramenait à la maison.



Un jour, Ali-Baba étant à son travail comme de coutume, vit pénétrer dans la forêt une troupe nombreuse de cavaliers.

Ils étaient vêtus de costumes riches et bariolés, armés de lances et de sabres, et de mine peu rassurante.

Les uns, velus comme des ours, semblaient venir des confins de l'Asie.

D'autres, jaunes comme des coings, avaient vu le jour sur les plateaux sauvages du Tibet.

Quelques nègres et un certain nombre de ces forbans barbaresques qui, dans ce temps là, écumaient les côtes de la Méditerranée, complétaient le lot.

En tout, quarante gaillards patibulaires à souhait.

Brrr... ! fit Ali-Baba, puis, cachant son âne dans un fourré, il fut se réfugier à la cime d'un arbre.

Bien lui en prit, car tout aussitôt les cavaliers mirent pied à terre et s'avancèrent vers le taillis que venait de quitter notre héros.

Tous ces gaillards descendirent de leurs selles qui, des sacs gonflés de butin, qui des tonneaux, qui de riches amphores.

Perché sur la plus haute branche de l'arbre, Ali vit le chef des brigands – c'était bien de redoutables brigands que ces gens là – s'approcher de l'arbre.

– Sésame, ouvre-toi ! cria le bandit, et, dans l'arbre lui-même, une porte s'ouvrit, par où pénétrèrent, chargés de leur butin, les quarante voleurs.



Ali-Baba, sur son perchoir, n'en menait pas large et se demandait si les visiteurs se décideraient un jour à quitter leur repaire.

De longs instants passèrent ; enfin il eut la joie de voir ressortir les brigands.

Pendant qu'ils remontaient en selle, le chef, resté le dernier, cria : « Sésame, ferme-toi ! » et, docile, la porte se ferma, car vous l'avez deviné, cette porte était magique.



Tout abasourdi, Ali descendit de l'arbre et,
curieux de visiter l'ancre des bandits, à son tour,
il cria : « Sésame, ouvre-toi ! »

Aussitôt, devant lui, la porte s'ouvrit à nouveau.

Un spectacle féérique s'offrit à ses yeux.

Il ne put s'empêcher de pénétrer dans cette
caverne richement décorée.

Partout, ruisselaient l'or et les métaux précieux.

Des diamants gigantesques brillaient de mille
éclats.



Des vases sculptés, de riches armures, des tapis de valeur, des armures ciselées voisinaient avec des tonneaux, des sacs et des cruches gorgés de victuailles ou de vins.

De coffres innombrables s'échappaient pêle-mêle, sequins et guinées, pistoles et doublons, écus d'argent et marcs d'or.

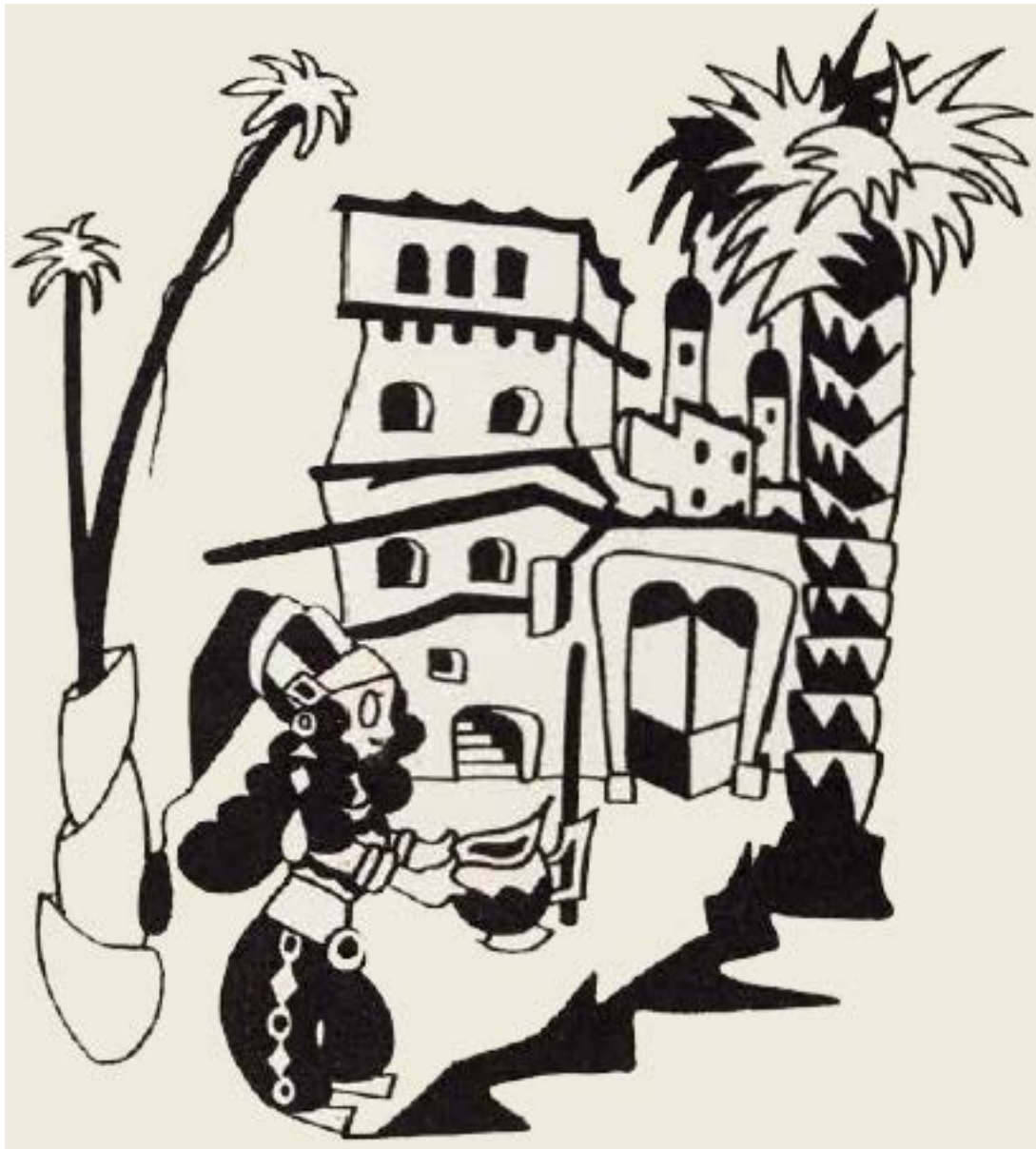
Ali-Baba, devant tous ces trésors, n'hésita pas !



« Voler des voleurs, se dit-il, est une bonne action » et, remplissant un sac de lourds doublons dorés, il en chargea son âne, et va comme je te fouette, il abandonna les lieux, non sans avoir crié : « Sésame, ferme-toi ! »

Je vous donne à penser la joie de la douce Ada, la femme d'Ali-Baba, à la vue de tant de richesses, elle qui, de sa vie, n'avait vu le plus petit écu.

La joie fut grande dans la maisonnée et un bon repas fêta, comme il se doit, un aussi réjouissant événement.



Comptons notre fortune, dit Ada, mais Ali répondit :

« Tu en as pour des heures. Va plutôt demander à Djina, la femme de mon frère Kassim, de te prêter une mesure. Dis-lui que nous devons mesurer du maïs. »

Djina, curieuse comme un furet, voulut savoir quelle sorte de maïs pouvaient bien mesurer Ali et sa femme, eux qui, de la vie, n'avaient eu le moindre lopin de terre.

Elle mit au fond du récipient un peu de glu, si bien que, lorsque sa belle-sœur la lui eût rendue, elle vit avec stupéfaction un ducat collé au fond de la mesure.

Elle fit part de ses remarques à Kassim qui, tout courant, se rendit chez Ali-Baba.

Celui-ci, qui aimait bien son frère, se hâta de lui raconter toute l'histoire, sans oublier de lui confier la formule magique.

Sans perdre de temps, Kassim se mit en route à la tête d'une caravane de mules et de baudets, afin de rapporter, de l'arbre magique, le plus lourd d'or possible.

Tout se passa comme prévu, mais Kassim, emporté par la passion de l'or, s'attarda tellement dans la caverne qu'au moment précis où il en sortait, chargé d'un riche butin, il se trouva nez à nez avec les voleurs qui regagnaient leur repaire.



L'un deux, sorte de brute moustachue, lui planta sans vergogne son sabre dans le ventre, si bien qu'il en mourut.

Inquiet de ne pas voir revenir son frère, Ali-Baba se mit à sa recherche et il eut bien du chagrin de le trouver occis.

Il chargea sur son épaule le corps du pauvre Kassim et, tout navré, le ramena à la ville.

Mais les brigands l'avaient épié et leur chef, furieux de se voir frustré d'une partie de ses larcins, jura de se venger.



Il fit équiper quarante bourricots sur lesquels on chargea quarante énormes cruches.

L'une d'elle fut remplie d'huile et dans les trente-neuf autres se tassèrent, tant bien que mal et plutôt mal que bien, les trente-neuf voleurs.

Les cruches furent attachées aux quarante baudets et, par la plaine et la forêt, la caravane, après une étape qui dura toute la nuit et au cours de laquelle les bandits, dans leurs amphores, furent secoués comme prunes en août, parvint aux abords de la ville.



Dans un faubourg, se trouvait la cabane d'Ali-Baba.

Le chef s'y rendit, suivi de ses bourriques, et, se faisant passer pour un riche marchand d'huile, il demanda à Ali l'hospitalité pour ses ânes et pour lui, fatigués par une longue étape.



Elle lui fut accordée et sans tarder, on déchargea les cruches pour les remiser dans l'écurie.



Le soir venu, on se mit à table.

Mais Margiana, la petite servante à la mine éveillée, vit qu'elle manquait d'huile pour faire frire ses beignets.

En prélever un peu aux cruches du riche marchand n'était pas un crime.

Aussi, s'en fut-elle à l'écurie avec son huilier vide.



Grande fut sa surprise d'entendre, du fond d'une cruche, une voix qui murmurait :

« Chef, est-ce le moments ? »

« Pas encore, répondit-elle, sans se démonter. Je vous ferai signe quand l'heure sera venue ».

Et elle fit ainsi auprès de toutes les cruches.

Arrivée à la dernière, elle reconnut que celle-ci contenait bien de l'huile.

Sans hésiter, car elle était vive, elle fit bouillir cette huile et la versa dans les trente-neuf autres cruches.



Les trente-neuf brigands, hurlant comme veaux qu'on égorge, furent en un rien de temps transformés en beignets et ne survécurent pas.

À table cependant, le chef des bandits terminait son repas, quand Margiana lui dit :

« Je viens de l'écurie. Ça sent drôle. On dirait comme une friture gigantesque. »

« Votre huile ne se serait pas enflammée, par hasard ? »



Inquiet, le brigand courut à ses cruches et, dans une fumée opaque, constata que ses trente-neuf subordonnés étaient frits comme de simples merlans.

Il manqua étouffer, tant étaient pénétrants les relents de cette gigantesque friture.



Furieux et consterné, pestant contre la malice de la rusée Margiana, le chef s'enfuit à toute allure à travers la campagne, abandonnant à leur triste sort ses complices défunts.

On ne l'a jamais revu, mais il est à supposer qu'il aura été pour toujours dégoûté de la friture.

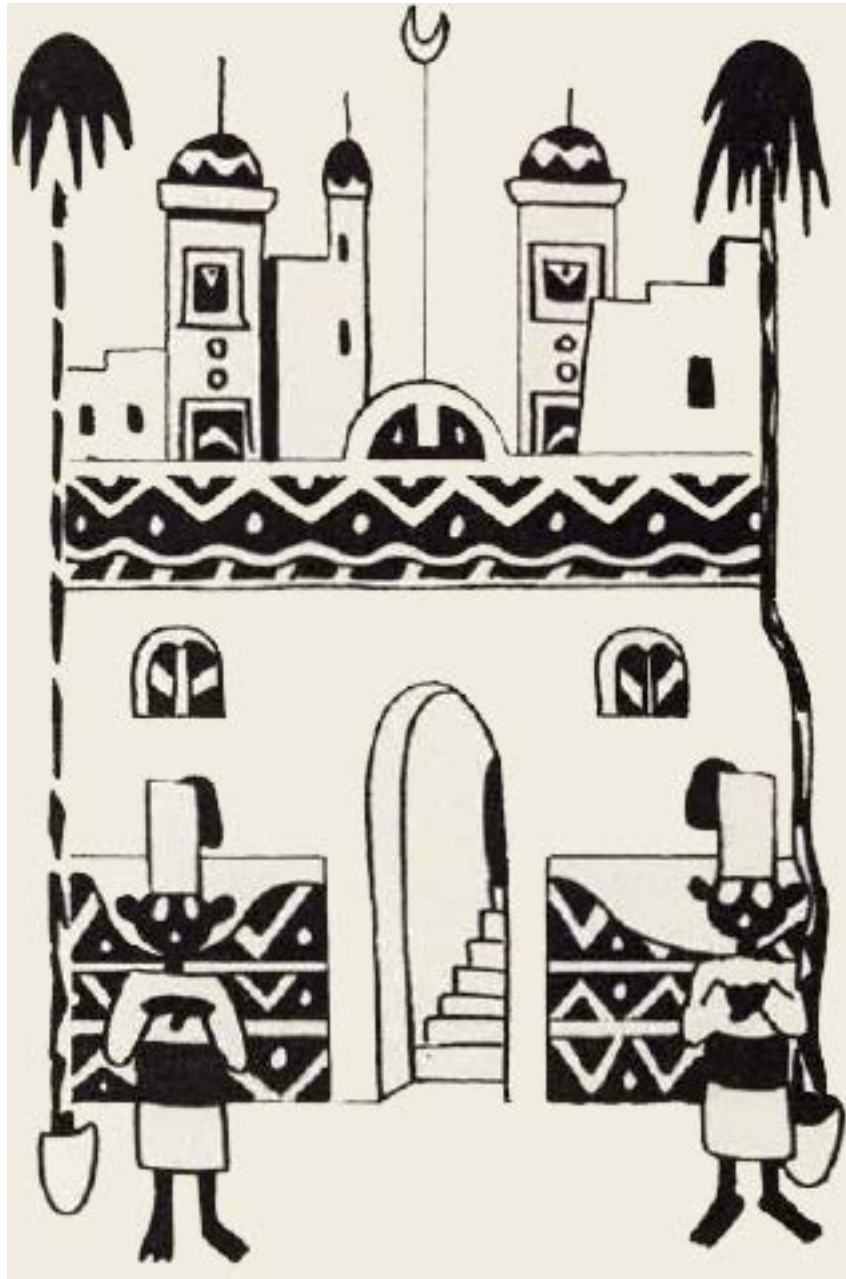


Ali-Baba, pour témoigner sa reconnaissance à la petite Margiana, dont la ruse et le courage l'avaient si bien servi, la donna pour femme à son fils Sélim.



Sans tarder, Ali-Baba et son fils recueillirent toutes les richesses de l'arbre magique.

Il fallut plus de cent voyages pour y parvenir, tant les bandits avaient amassé de butin.



Ali-Baba fit construire un magnifique palais, où, parmi une foule de serviteurs et d'esclaves, il installa sa famille et tous quatre coulèrent une existence exempte de soucis, entourés de la considération des gens de Bagdad et de la reconnaissance des pauvres de toute la contrée qui, jamais, ne frappèrent en vain à leur porte.

